
Sixième sens

Sixième sens

Comment aurait-il pu lui en vouloir ? *Sa négresse*. Aminata. Mina pour ses clients. Sacrée bande d'enfoirés. Miséreux du zob et de l'âme repartant la queue basse, écrasés de peur à l'idée d'être surpris par la voisine, le collègue, la belle-sœur.

Non, décidément, impossible de lui en vouloir. Sauf que ce foutu cabot lui sortait par les trous de nez à force de le fixer de ses yeux larmoyants, poussant des gémissements plaintifs à lui balancer un coup de pompe en pleine gueule. Lui coller un clébard dans les pattes ! Aminata, merde !

Si encore il était beau. Mais je t'en fous ! Un vrai bâtard, balourd, court sur pattes, le poil ras, les yeux cerclés de taches brunâtres informes.

Aminata. Trois semaines que son rire de négresse n'a plus résonné dans le Master. Tonio avait le chic pour la faire marrer quand elle avait le moral en berne. Des trucs à la noix qui marchaient toujours. Sauf le jour où elle n'a pas pu tenir sa promesse de garder les yeux ouverts.

Il suffisait qu'il l'appelle Brigitte et elle éclatait de rire. *Recta*. Un rire ample et gras, comme ses bras qui le chopaient sans prévenir, lui plaquant la tronche contre ses nichons. Brigitte, parce qu'elle était originaire d'un bidonville que les natifs de San-Pédro, son bled au sud-ouest de la Côte d'Ivoire, avaient baptisé Le Bardot. En fermant les yeux, c'est sûrement à cet endroit qu'elle a pensé.

Ferme pas les yeux, Brigitte. Ferme pas les yeux.

Elle lui avait raconté Le Bardot. Les eaux de ruissellement balancées devant les portes d'habitations faites de planches de bois et de tôles ondulées. Les moustiques, l'odeur fétide des

ordures refluant au gré des pluies torrentielles qui s'abattent régulièrement sur la terre ocre, saturée du sang de ceux qui s'entretuent.

Sage. Un sacré bon Dieu de nom à la con pour un chien ! Aminata l'avait trouvé en lisant un bouquin de Russell Banks¹. L'histoire d'un type qui, suite à son divorce, se retrouve avec le clebs de son ex sur les bras. *Sarge*, pas *Sage*. Mais, comme elle disait : « *Sage, ça lui va mieux.* »

Elle avait du temps pour lire, entre deux passes. Elle passait indifféremment de *Voici au Monde Diplomatique*, de *Détective à Géo*, dévorant n'importe quel bouquin acheté pour le titre, la couverture, parce que le nom de l'auteur lui disait vaguement quelque chose. Des fois, c'est sa gamine qui lui refilait les livres qu'elle lisait en préparation de son bac de français. Lina, lycéenne. Belle black au regard intense, comme sur la photo que sa mère posait sur le tableau de bord du Master, dès que le sagouin qu'elle venait de soulager s'en retournait à sa vie de bon père de famille.

Ce qu'il s'était marré, Tonio, quand Aminata lui avait avoué ne rien avoir pigé en lisant *Regain*² : « *Il passe quinze pages à nous planter le décor, mais y s'y passe rien de rien, mon vieux. Juré !* ». Et ce rire qui remplissait le vide.

Tonio avait fait la connaissance d'Aminata deux ans plus tôt. Une nuit où les rondes de la police municipale l'avaient incité à s'éloigner du centre-ville, il avait forcé la portière passager du Master. Les premiers froids, l'emplacement de la camionnette, au bord d'un chemin caillouteux séparant deux champs de cardons, avaient fait taire ses scrupules. Il n'avait ressenti aucune gêne en comprenant ce que signifiait l'aménagement cosy à l'arrière du véhicule. Un matelas, des draps, une couverture. Que demander de plus ? Même l'entêtante odeur d'encens ne l'empêcherait pas de dormir.

C'est ce bâtard de Sage qui l'a tiré de son sommeil, le lendemain matin. Il n'a pas jappé, trop con pour ça. Il est venu coller son museau humide contre sa joue en gémissant. Aminata a vociféré tant qu'elle a pu, avant de se rendre à l'évidence. Tonio n'était qu'une ombre. Et une ombre, elle le savait, n'est dangereuse que pour elle-même.

¹Un membre permanent de la famille. Russell Banks, Actes Sud.

²Regain. Jean Giono, Grasset.

Tonio et Sage. Sacré tandem ! Un raté, de ceux qui laissent s'échapper leur vie, par bêtise, par orgueil, parce que quand on a tout, on ne sait plus s'en contenter, et un vulgaire bâtard que sa maîtresse a confié à ce raté qui lui gueule dessus tout ce qu'il voudrait gueuler à la face du monde. Un pauvre type qui le bat, parce qu'il faut bien qu'il fasse à quelqu'un le mal qu'il voudrait se faire.

Il les avait repérés ces mecs, depuis quelques jours, rôdant au centre-ville. Deux grands types. Europe de l'Est, à coup sûr. Un brun, barbe de trois jours, les cheveux gras, plaqués sur un crâne ridiculement plat. Des petits yeux marron, scrutateurs, les pommettes saillantes. Un blond, rougeaud, large d'épaules, veste en daim et jeans cradingues. Cheveux courts, épais, des yeux bleus, troublés. Ils étaient en repérage, cherchant un bout de terrain où installer des filles. Aminata avait connu une première alerte, trois mois auparavant, quand des Kosovars avaient tenté de s'installer à moins de cent mètres d'elle. Deux gamines d'à peine vingt ans, maigres à pleurer, la peau laiteuse, camées jusqu'à la moelle. Elle les avait chassées sans ménagement, profitant de l'arrestation de leur mac et du manque qui les rendait vulnérables. « *Faut me comprendre, Tonio. Chacun défend son territoire* », s'était justifiée Aminata auprès de celui qui, chaque soir, investissait la camionnette tandis qu'elle filait en voiture, Sage sur la banquette arrière, direction son chez elle, sa fille, sa vie. *Son autre vie.*

C'est précisément durant ces trajets en bagnole qu'elle mettait en application les principes de la communication animale. Sa nouvelle marotte, dégotée dans une revue, entre une recette de pintade aux navets et un article sur les produits cosmétiques nouvelle génération.

Avec Lina, elles avaient surfé sur la toile, en quête d'informations complémentaires. La gamine faisait de son mieux pour cacher son scepticisme. Sa mère y croyait, et Dieu sait qu'elle avait besoin de croire. Alors, Lina feignait de se prendre au jeu. Un soir, elles tombèrent sur un article prétendant que la télépathie ouvrait un champ possible de communication avec les animaux. Tout reposait sur la disponibilité de l'esprit à développer ce sixième sens dont beaucoup parlent, l'attribuant aux femmes, sans jamais le définir vraiment.

Aminata avait demandé à Lina d'imprimer l'article. Elle en avait surligné l'extrait qui lui semblait essentiel, avant de le placarder sur son frigo :

« Notre habitude est de ne prêter attention qu'à la grosse voix de notre rationalité au lieu de nous ouvrir sans résistance à la petite voix qui nous vient « de nulle part » : ce « nulle part », c'est la source du « sixième sens ».

Depuis, elle ne cessait de parler à Sage. *« C'est ma grosse voix de négresse qu'il refuse d'entendre. Mais quand j'ai parlé avec ma p'tite voix qui vient d'ailleurs, sûr qu'il m'écoute. Tu verrais comme il remue la queue. Mieux que n'importe lequel de mes protégés ! ».* Tonio, ça le faisait marrer.

N'empêche. Il a beau se dire qu'une promesse est une promesse, il n'en peut plus de ce clébard.

Quand il était encore un homme, il s'était fait un point d'honneur à ne jamais céder à la pression de ses gamins, lui réclamant tantôt un chien, tantôt un chat. Quel foutu connard ! *Ne pas y penser ? Ne pas revoir les yeux remplis de haine du grand. Ne pas se souvenir des larmes inondant le visage de la petite. Foutu connard !*

Les premiers jours, la perspective de devoir à nouveau passer ses nuits dehors en attendant de trouver un coin où se mettre à l'abri l'avait davantage mis en rogne que de voir ce chien le suivre comme son ombre. *« L'ombre de ton ombre³ »,* comme disait la chanson.

Le lendemain de la mort d'Aminata, les gendarmes avaient saisi la camionnette. De quel droit Tonio aurait-il pu s'y opposer ? Il n'avait aucun moyen de contacter Lina. Et, quand bien même l'aurait-il pu, comment lui expliquer que sa mère épongeait les cerises de sombres crétins, au lieu de travailler au service réception-expédition de l'usine de couches-culottes du coin, comme elle le prétendait ? Elle l'apprendrait certainement. Pas par lui.

Tonio marche, sans but précis. Avant la tombée de la nuit, il lui faudra reprendre la direction du hall d'immeuble où il a planqué les deux sacs Tati contenant toute sa fortune. Trois t-shirts, un pantalon, encore plus éculé que celui qu'il porte, deux paires de chaussettes, autant de slips, un rouleau de PQ, une brosse à dents, un tube de dentifrice, une paire de godasses trouées qu'il

³Ne me quitte pas. Jacques Brel.

ne s'est pas résolu à balancer. Des bouquins, récupérés dans la camionnette, la photo de Lina, le bâton de rouge à lèvres piqué à Brigitte. D'autres photos, qu'il n'a plus le cœur à regarder.

Vingt-deux euros quarante-trois. Montant exact du butin pour six heures de manche. Un sandwich, poulet-curry, une baguette, trois quilles de rouge. Largement de quoi s'anesthésier. Du Cahors. *Rude*. Le genre qui vous donne l'impression de bouffer du moût de raisin.

Ce jour-là, quand il l'a trouvée, en fin d'après-midi, tandis qu'il venait prendre possession des lieux pour la nuit, elle était sur son matelas. Les jambes repliées, recroquevillée en position fœtale, secouée de spasmes. Lèvres éclatées, les yeux mi-clos, le visage tuméfié. Ses bras, ses jambes, son dos, n'étaient plus qu'un immense hématome. Un filet de sang s'écoulait de sa bouche sur le matelas souillé où le chien la veillait, ses gémissements plaintifs répondant en écho à la respiration sifflante de sa maîtresse. Elle esquissa un sourire. Pas vraiment un sourire. Une intention de sourire. Une grimace. *Nez rouge sur masque de douleur*.

— C'est ces sacrés fils de garce de Roumains qui t'ont fait ça ? hurla-t-il, fou de rage.

— Parle pas comme ça, mon gars, souffla-t-elle péniblement. On s'en fout, d'où ils viennent.

La douleur l'obligea à marquer une pause. Tonio chialait comme un gosse. Désespéré. Aminata lui prit la main, la plaça sous sa tête, puis poursuivit péniblement :

— Il faut prévenir ma fille. Lina. Mais, il ne faut pas qu'elle...

Aminata ferma les yeux.

— Ouvre les yeux, Brigitte. Je t'en supplie. Je vais appeler les secours. Ne bouge pas. Garde les yeux ouverts. Les yeux ouverts, bon sang !

Aminata esquissa un vague mouvement de négation de la tête, tentant de se redresser, avant d'y renoncer.

Tonio composa le 15. Vingt minutes s'écoulèrent avant l'arrivée des secours. Durant cette interminable attente, il houspilla sans cesse Aminata pour qu'elle ne sombre pas.

Au moment où la sirène des pompiers leur parvint, Aminata prit la main de Tonio. Elle la serra aussi fort qu'elle le pût, signifiant par ce geste l'importance de ce qu'elle s'apprêtait à lui dire au prix d'un effort déraisonnable :

- Lina ne saura pas. Pas vrai ?
- Vrai, répondit-il, la gorge serrée.
- Prends soin de Sage. Fais ça pour moi.

Tonio garda le silence. Aminata, que ses dernières forces abandonnaient, lui lâcha la main avant de la serrer à nouveau, en un geste désespéré.

- Promis ?
- Ferme pas les yeux, Brigitte, se contenta-t-il de répondre.
- Tu dois promettre, reprit-elle, épuisée. Allez... mon gars, promets à ta négresse ! Il veillera sur toi. Tu verras. Si tu lui parles avec la petite voix qui vient de nulle part, un jour, il se décidera à...

Au moment même où Aminata ferma les yeux, la porte latérale du Master s'ouvrit brusquement.

— Saloperie de négresse ! Putain de merde, Brigitte ! Tu ne devais pas fermer les yeux ! Tonio hurlait comme un damné, tandis que les pompiers le sortaient de force de la camionnette.

« *Un jour, tu verras. Aussi vrai qu'il y a du feu, ce chien parlera. Et il t'restera plus qu'à la boucler, mon gars !* ». Tonio se rappelle les paroles de Brigitte. Le chien est à ses pieds, levant la tête pour le regarder.

« *Mes g'noux, oui !* » enrage Tonio, détournant le regard des yeux larmoyants du clebs. « *Rien d'autre que ces sempiternelles jérémiades ne sortira jamais de cette sale gueule de bâtard.* »

La lumière de sa lampe torche éclaire la paroi supérieure du cube de béton dans lequel il a établi ses quartiers. « *On n'échappe pas à son destin* », s'amuse-t-il à l'idée que son nouveau

chez lui soit une ancienne cuve à pinard, laissée là, avec trois de ses semblables, dans l'attente d'une destruction prochaine ou d'une nouvelle affectation. *Qui sait ?* Les bobos pourraient en faire un support à leur besoin d'originalité virale.

Il se demande pourquoi il n'a pas largué ce chien dès le lendemain de la mort de Brigitte. « *Une promesse est une promesse, mon cul ! C'est valable pour les hommes, ça. Pas pour les cafards. Trop bon, trop con, comme on dit. Qu'est-ce qui te prend, mon gars ? toi qui n'as jamais supporté ces dictons grotesques ? Ça doit être le Cahors* », convient-il. Sans compter que la cuve doit être suffisamment imprégnée d'effluves de pinard pour majorer les effets des deux quilles et demie de piquette qu'il s'est envoyées. Il hésite à finir la dernière, avant d'y renoncer.

Qu'il n'ait pas eu le courage de l'abandonner, passe encore, mais pourquoi avoir pris cette foutue habitude de lui parler, guettant ses réactions ? Parce qu'il est désespéré au point de croire que les derniers mots d'une mourante sont parole d'Évangile ? Que le dernier souffle interdit les élucubrations ?

Elle lui manque, sa négresse. Les souvenirs l'assaillent. *Vertiges*. Brigitte, lui préparant une bassine d'eau chaude pour qu'il se décrive. Aminata lui ramenant rasoir, mousse à raser, savon. Déodorant, aussi, qu'il ne mettait jamais. « *Un SDF, ça pue. Forcément, disait-il. Sinon, ça se prend pour un homme.* »

Merde, voilà qu'il se pisse dessus. Tonio tente de se lever pour limiter les dégâts, ne pas inonder la cuve de son urine avinée. Une fois debout, il marque une pause, vacillant. « *Mon vieux, c'coup-ci, t'as mis les chaussures à bascule !* » ironise-t-il, allongeant le bras pour prendre appui sur l'une des parois latérales de la cuve. Après quelques secondes, il tente une sortie. Le chien lui emboîte le pas, se fout dans ses pattes, l'entrave, précipitant sa chute, accompagnée d'un chapelet de jurons.

Tonio se relève péniblement, puis retombe. Sage ne sent pas le danger. Il s'approche de lui, queue basse, les oreilles rabattues. Autant de marques de soumission que Tonio ne supporte pas. *Servilité imbécile*. Il vocifère, enrage du ridicule dont il se couvre, à quatre pattes, plus vil encore que ce maudit cabot qui le fixe de ses yeux implorants, s'approchant encore, jusqu'à toucher sa joue de son museau froid et humide. C'en est trop. Tonio lui adresse une bordée

d'insultes, le frappe à coups de poing dans la gueule. Pris de nausées, il dégueule à l'entrée de la cuve. Gerbe couleur cassis. *Cahors*. Le chien gémit, recule, semble vouloir se terrer dans le fond de la cuve, puis se ravise et vient s'allonger à côté de son bourreau. À sa merci. *Aliénation imbécile*. Tonio s'assoit. Il pleure, le visage enfoui au creux de ses mains pleines de vomi. Il relève la tête, distinguant à ses pieds, malgré le voile brumeux devant ses yeux, la bouteille de Cahors à moitié pleine. « *Soigner le mal par le mal* », se dit-il, vidant d'un trait le reste de vin aigre et lourd.

Lina a su. *Forcément*. Deux gendarmes, une jeune femme rondouillarde et un gars, la cinquantaine, le regard fuyant, sont venus la chercher à la sortie du lycée. Ils l'ont raccompagnée chez elle, refusant de répondre à ses questions durant le trajet. Puis, ils ont fait de leur mieux pour trouver les mots. Dire sans décrire. Ils lui ont demandé si elle savait pour la camionnette. Ils ont parlé de Tonio. De Sage aussi. Ils ont essayé de rendre un peu de son humanité à sa mère. Ils n'ont rien dit au sujet de son corps ecchymose, du stock de capotes trouvé dans la boîte à gants. *À quoi bon ?* Lina a compris. *Orpheline. Victime. Fille de pute. Honteuse victime. Victime ? Oui. Mais, quand même...*

Tonio sombre peu à peu dans un sommeil éthylique. *Kaléidoscope*. Émergeant par à-coups de la torpeur dans laquelle il s'enlise, il se souvient de la canette de bière restée dans l'un de ses sacs. Sage est là. À ses pieds. *Désespérante dévotion*. Tonio rampe pour atteindre le sac. *Cafard ou glomérisme ?* Il fouille à l'intérieur, finit par trouver la canette. Amsterdam Navigator, 50 cl. *Bière de cloche*. Il l'ouvre, laissant échapper un flot de mousse épaisse, blanchâtre, qui coule le long du métal froid, puis de sa main. *Un SDF, ça pue. Forcément. Sinon...* Sage frotte son museau contre le dos de sa main, la soulève, relevant la gueule. Il ne gémit pas.

— Qu'est-ce que tu fous encore là, toi ? lance Tonio. T'as pas assez morflé ? J'suis un mec qu'on laisse seul. Toujours. Tu piges ?

Un cafard. Ça pue, un cafard. Comme un SDF.

Sage le regarde. Pour une fois, ses yeux sont animés d'une étrange vigueur.

— Tu ne comprends pas ça, maudit clébard ? ajoute Tonio.

Glomérisme. Ça rampe, un Glomérisme. Comme lui.

Sage lui lèche l'avant-bras, nettoyant les traces de vomi. *Servilité imbécile*.

— Pourquoi tu ne décampes pas ? Même ma négresse, elle a fini par me lâcher, reprend-t-il.

— Non, mon gars, répond le chien. Non. Aminata, elle t'a pas lâché. Sûr que non.

La même voix que Brigitte. Chaude et rocailleuse. Les mêmes intonations. Et ce rire... SON rire.

Tonio se fige, totalement incrédule. « *Putain de merde !* ». La tête qui tourne. *Tambour de machine à laver*. Des larmes de gosse emplissent ses yeux, coulent le long de ses joues. Il lui semble à nouveau entendre la voix d'Aminata. Mais non ! Bien sûr que non ! Ahuri par l'absurdité de ce que son délire de poivrot l'amène à croire, Tonio part d'un fou rire lugubre. Ses dernières forces le quittent. Il ferme les yeux, sombrant dans un sommeil spasmodique. *Soubresauts de cafard. Sur le dos.*

Sage vient s'allonger contre son flan. Tonio ronfle déjà. Petit à petit, il s'apaise. Les plis de son front s'atténuent. Les traits de son visage se détendent. Le chien le couve d'un regard protecteur. Quand il acquiert la certitude que son compagnon profite enfin d'un repos de gueux, il s'autorise un profond soupir. Puis, de sa voix chaude et rocailleuse de négresse, il chuchote, pour ne pas le réveiller :

— C'est ça, mon gars. Dort. Aminata veille sur toi.

Sage se lève. Il s'étire. Les coups que lui a portés Tonio lui font mal. Il passe la tête par l'ouverture de la cuve. Le museau levé, il prend une bouffée d'air. Il sort, s'éloigne de quelques mètres à peine. Les bruits assourdis provenant de la ville l'emplissent d'une étrange mélancolie. *Lina*. Il profite un instant du vent frais, puis retourne à l'intérieur de la cuve. Là, lentement, patiemment, il lèche le vomi de son maître. Au petit jour, quand Tonio se réveillera, il n'en restera nulle trace. *Fierté de chien. Fierté de putain.*